

L'inspiration biblique dans les tragedies raciniennes (1674-1691)

Yanagi, Mitsuko
Ehime University

<https://doi.org/10.15017/9986>

出版情報 : Stella. 17, pp.29-48, 1998-06-25. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン : published
権利関係 :



L'inspiration biblique dans les tragédies raciniennes (1674–1691)

Mitsuko YANAGI

Les tragédies religieuses de Racine sont tirées de la Bible, ou plus précisément des adaptations d'épisodes de l'Ancien Testament. Dans la carrière du dramaturge, c'est la dernière étape de l'évolution des sources qui débute par la mythologie grecque, passe à l'univers romain, avant de revenir au monde hellénique avec *Iphigénie* et *Phèdre*. Or, même celles-ci semblent renfermer des éléments bibliques non négligeables, bien que leur quantité ne soit évidemment pas comparable à celle d'*Esther* et d'*Athalie*. Nous distinguerons et examinerons donc les différents emprunts effectués selon les tragédies : éléments bibliques, sources directes ou seulement inspiration biblique. Nous nous attendons ainsi à ce que l'attitude de l'auteur et ses prédilections à l'égard de la Bible se dévoilent ainsi plus clairement. Avant d'aborder cette étude, nous constaterons le rapprochement entre le monde païen et l'univers biblique dans les dernières tragédies raciniennes.

1. Les sujets mythologiques et les épisodes bibliques¹⁾

Il va sans dire qu'*Iphigénie* et *Phèdre* ne sont pas inspirées de la Bible, mais nous pouvons indiquer quelques épisodes bibliques dont les ressemblances avec les sujets de ces pièces mériteraient d'être remarquées. Tout d'abord, l'histoire du sacrifice d'Iphigénie a un célèbre équivalent dans l'Ancien Testament : le sacrifice d'Isaac ordonné à Abraham (*Genèse*, 22 : 1–14). La parenté de ces deux épisodes existait déjà chez les auteurs de théâtre au siècle précédent ; c'est à l'imitation d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide que Théodore de Bèze composa son *Abraham sacrifiant*²⁾. Racine aussi, introduit dans sa pièce quelques expressions tirées de cette histoire biblique³⁾. De même, l'épisode de la fille de Jephthé (*Juges*, 11 : 29–40) pourrait avoir in-

fluencé le dramaturge, puisqu'il s'agit d'un général d'armée, obligé de sacrifier sa propre fille en échange de la victoire⁴⁾. Nous pouvons aussi mentionner un autre passage, qui concerne le roi David (*II Samuel*, 18:1 – 19:14) ; quoique moins proche de l'histoire d'Iphigénie que de celle d'Abraham et de Jephté, cet épisode s'en rapproche au niveau de la situation et du sentiment du héros. Bien que le roi David ait demandé à ce qu'on épargna la vie de son fils Absalon le responsable de la répression, l'astucieux Joab le fit tout de même exécuter en secret au nom du chef de l'armée. À la nouvelle de la mort de son fils, David s'abandonna au désespoir et oublia de témoigner sa reconnaissance aux soldats qui avaient combattu pour lui contre Absalon. Ils avertirent alors Joab «que le roi était dans les larmes, et qu'il pleurait son fils»⁵⁾. Joab alla voir David, et le convainquit de s'arrêter de pleurer pour saluer les soldats, c'est-à-dire de se conduire non pas en père mais en roi. Dans *Iphigénie*, c'est Ulysse qui encourage, ou plutôt force Agamemnon à surmonter le sentiment paternel avec la même sévérité que Joab :

Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
 Ulysse en apparence approuvant mes discours,
 De ce premier torrent laissa passer le cours.
 Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie,
 Il me représenta l'honneur et la patrie,
 Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,
 Et l'empire d'Asie à la Grèce promis.⁶⁾

Dans les épisodes d'Abraham et de Jephté, on ne trouve pas de modèle d'un tel personnage, c'est-à-dire une sorte de représentant du peuple, s'adressant fermement au roi. D'ailleurs, la lamentation d'Agamemnon aurait pu être prononcée par David :

Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
 Par des larmes au moins soulager ma douleur !
 Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
 Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes !
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins !⁷⁾

À propos de *Phèdre*, Francine Kaufmann évoque l'accusation de Joseph par la femme de son maître, un épisode biblique peu connu, mais qui correspond bien à l'intrigue de Racine⁸). Vendu par ses frères, Joseph servait un Egyptien nommé Putiphar, et gagna la confiance de celui-ci. Or, «Joseph était beau de visage et très agréable», et la femme de Putiphar «jeta les yeux sur lui, et lui dit : Dormez avec moi». Joseph «ayant horreur de consentir à une action si criminelle» la repoussa, mais en la fuyant, il laissa son manteau aux mains de la séductrice. Lorsque Putiphar fut rentré chez lui, «elle lui montra ce manteau qu'elle avait retenu comme une preuve de sa fidélité, et lui dit : Cet esclave hébreu que vous nous avez amené est venu me faire violence». Putiphar, «trop crédule aux accusations de sa femme, entra, à ces paroles, dans une grande colère, et fit mettre Joseph en la prison». Il semble bien que cet épisode puisse être rapproché de l'histoire de Phèdre, surtout en ce qui concerne la fausse preuve du crime, élément absent de la pièce d'Euripide.

Une telle similitude des sujets suggère la formation d'un amalgame du monde païen et de l'univers biblique ; il est possible que l'auteur ait eu l'intention de christianiser le mythe païen. Nous savons que Racine lut l'ouvrage de Huet dont l'apologétique consiste à montrer que «les dogmes chrétiens étaient déjà, sous une forme à peine déguisée, acceptés par les Anciens, et que de nombreux miracles ont été attestés comme des faits naturels par les écrivains grecs et latins»⁹). Certes, Racine essaya de montrer, ainsi qu'Arnauld, le danger renfermé des *Questiones Alnetanae* publiées en 1690, mais dans une annotation des *Moralia* de Plutarque, il écrit :

Comme ceux qui sortent de quelque grande obscurité ne peuvent tout d'un coup supporter l'éclat de la lumière du soleil, mais il faut qu'ils s'y accoutument peu à peu en regardant quelque lueur bâtarde et sombre : ainsi la splendeur des vérités chrétiennes nous éblouit, si nous ne passons auparavant par les petites lumières des païens.¹⁰

Dans les annotations de *Illiade* également, il affirme que «Ce passage se peut appliquer aux mauvais chrétiens, à qui Dieu donne des grâces pour les conduire au salut ; mais ils périssent par leurs propres fautes»¹¹). Ainsi, Racine n'était pas indifférent au thème des préfigu-

rations. Même s'il n'avait pas l'intention précise de christianiser la mythologie, les ressemblances avec les épisodes bibliques pouvaient donner une certaine authenticité à ses tragédies profanes, et, en conséquence, les rendre plus édifiantes. Un tel effet avait été recherché par les auteurs de la tragédie humaniste de la Renaissance¹²⁾, mais Racine semble introduire les éléments bibliques d'une façon plus aisée et plus naturelle, et avec plus d'attente à l'égard de leurs fonctions. Nous allons donc faire ici quelques observations sur la manière dont Racine tire certains de ses vers de la Bible¹³⁾.

2. Les effets descriptifs

Parmi les éléments bibliques introduits dans les œuvres de Racine, mis à part ceux qui sont à l'origine des tragédies religieuses, ce sont les emprunts pour obtenir des effets descriptifs qui sont les plus nombreux. Il est bien naturel que dans *Esther* et *Athalie*, l'auteur s'ingénie à composer des vers évoquant l'univers de l'Ancien Testament. Les Juifs constituent une bonne part des personnages de ces deux tragédies ; le chœur composé des jeunes Israélites, surtout, nous fait sentir la présence du peuple juif sur la scène et met parfaitement en évidence l'atmosphère du monde hébraïque. L'emploi des noms propres est un moyen à la fois facile et efficace pour donner une couleur biblique. *Esther*, dont l'intrigue se déroule à Suse, ne peut qu'évoquer certains lieux lointains dans les souvenirs ; tandis que Jérusalem, lieu de l'intrigue d'*Athalie*, est directement lié aux noms évoquant la terre et le climat hébraïques. Par exemple, les «rives du Jourdain»¹⁴⁾ évoquent non seulement le pays natal des Israélites mais aussi leur bonheur d'autrefois. L'éloignement de cet endroit symbolise leur captivité : «C'est un de ces captifs à périr destinés, / Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés»¹⁵⁾. Ici, la juxtaposition des noms (Jourdain et Euphrate) renforce l'effet, puisque l'on se rappelle que Jérémie mentionne l'Euphrate pour prédire la Captivité de Babylone¹⁶⁾. Dans *Athalie*, les noms de plusieurs personnages qui n'apparaissent pas sur la scène sont pourtant prononcés maintes fois. L'exemple peut-être le plus frappant se trouve dans une réplique de Joad : «Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure, / Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel»¹⁷⁾. Nous trouvons les deux premiers noms

dans les *Nombres*, les autres dans les *Livres de Samuel*. Ces personnages ne sont pas les plus connus de l'Ancien Testament, mais il n'en est pas moins vrai que ces noms suffisent à évoquer l'atmosphère menaçante de l'époque.

Ailleurs, les expressions bibliques ont pour charge d'évoquer les événements historiques, soit pour visualiser la scène actuelle, soit pour expliciter les circonstances. Par exemple, Ismaël rappelle le champ de bataille où le juge Gédéon triomphe grâce au son des trompettes¹⁸⁾:

Partout en même temps la trompette a sonné ;
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.¹⁹⁾

Ce court verset fait parfaitement écho à l'épisode biblique correspondant et nous donne l'impression de voir le carnage et d'écouter le son éclatant des trompettes. De la même manière, Racine recourt, à plusieurs reprises, dans *Athalie*, à des passages évoquant les rites hébraïques :

Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.²⁰⁾

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.²¹⁾

Tous ces détails, fidèles au Pentateuque, évoquent la solennité de la scène par une visualisation précise de l'arrière-plan du tableau ; ils renforcent en même temps le bien-fondé du choix de la date où se déroule l'intrigue²²⁾.

L'allusion aux événements historiques et à la tradition nationale joue également un rôle de mise en valeur de l'histoire hébraïque, ce

qui nous permet de dépasser le cadre de l'époque et du lieu, et nous donne l'occasion d'entrevoir le monde de l'Ancien Testament. Par exemple, pour décrire le songe d'Assuérus, Racine fait parler un des «divins fameux dans la Chaldée»²³⁾, rappelant ainsi l'épisode du déchiffrement du songe qui effraie Nabuchodonosor²⁴⁾. De même, pour décrire les armes conservées dans le temple, l'auteur évoque leur origine :

Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.²⁵⁾

Par ailleurs, parce que les personnages de Racine sont souvent comparés aux personnages historiques, les sentiments qu'ils expriment nous paraissent plus familiers et plus vivants. Ainsi Élise introduit le chant du cœur²⁶⁾ avec naturel, animé par l'espoir que suscite en elle une anecdote du jeune David et du roi Saül :

Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchants
Calmaït d'un roi jaloux la sauvage tristesse !²⁷⁾

De même, Josabet parle de prendre la fuite avec Joas en comparant leur situation critique à celle de David en péril²⁸⁾, tandis qu'une Israélite évoque le nom de Jahel pour exprimer son courage et son désir de vengeance vis-à-vis de l'ennemi féroce²⁹⁾.

Voyons maintenant les cas d'*Iphigénie* et de *Phèdre* qui ont pour cadre la Grèce, et pour lesquelles il n'y a aucune raison objective d'évoquer l'univers biblique ; néanmoins, Racine semble puiser parfois l'inspiration de certains de ses vers dans la Bible pour décrire ses personnages, leurs situations, le paysage ou les événements. Par exemple quand Agamemnon gémit sur son malheur qui l'arrache au repos :

Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilège,

Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.³⁰⁾

Cette description d'un sommeil cauchemardeux est assez proche de la lamentation de Job : « Si je dis en moi-même : Mon lit me consolera peut-être, et m'entretenant avec mes pensées je me reposerai sur ma couche, Vous me tourmentez par des songes, et vous me troublez par d'horribles visions »³¹⁾. De même, pour prononcer l'oracle, « Calchas s'est avancé, / L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé, / Terrible, et plein du Dieu qui l'agitait sans doute »³²⁾. Cette image peut être rapprochée de celle d'Éliphas qui écoute la voix de Dieu dans une vision : « Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la frayeur pénétra jusque dans mes os. Un esprit se vint présenter devant moi, et les cheveux m'en dressèrent à la tête »³³⁾. Il arrive également que les souhaits des personnages évoquent l'univers biblique. Nous voyons dans certaines répliques de Clytemnestre comme « Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux, / Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ? »³⁴⁾, l'image de la mer Rouge qui engloutit l'armée de Pharaon³⁵⁾.

De plus, la puissance divine est décrite dans les vers raciniens d'une manière comparable avec celle de la Bible. Par exemple quand la cérémonie pour sacrifier Iphigénie est interrompue par la divinité :

C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.³⁶⁾

L'expression « Dieu vengeur » est déjà nettement biblique ; un des auteurs des *Psaumes* chante que « Le Seigneur est le Dieu des vengeances ; le Dieu des vengeances agit avec une entière liberté »³⁷⁾, et saint Paul répète dans ses épîtres : « C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur »³⁸⁾. Dans l'histoire biblique, l'apparition de Dieu est presque toujours accompagnée par des phénomènes naturels amplifiés tels que la tempête ou le tremblement de terre :

[Dieu] Qui fait éclater du ciel ses foudres et ses éclairs, et couvre la mer

même d'une extrémité à l'autre. [...] Écoutez avec une profonde attention sa voix terrible, et les sons qui sortent de sa bouche. Il considère tout ce qui se passe sous le ciel, et il répand sa lumière jusqu'aux extrémités de la terre. Un grand bruit s'élèvera après lui, il tonnera par la voix de sa grandeur ;³⁹⁾

Notons que quand il décrit le monstre envoyé par Neptune, Euripide parle simplement d'un taureau géant. Dans les vers raciniens, le monstre est un mélange d'«Indomptable taureau» et de «dragon impétueux» dont le «front large est armé de cornes menaçantes», le «corps est couvert d'écailles jaunissantes» et la «croupe se recourbe en replis tortueux»⁴⁰⁾. Ces détails nous rappellent les monstres bibliques comme Léviathan, «ce serpent immense, Léviathan, ce serpent à divers plis et replis, et il fera mourir la baleine qui est dans la mer»⁴¹⁾ ou «une bête qui avait sept têtes et dix cornes» que l'on voit «s'élever de la mer»⁴²⁾.

Les descriptions du merveilleux nous donnent des exemples plus manifestes encore. Voyons l'apparition de la déesse lors du dénouement d'*Iphigénie* :

Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.⁴³⁾

Dans la pièce d'Euripide, sans se montrer aux yeux des humains, la déesse accomplit le miracle et remplace Iphigénie par une biche. Il est possible que Racine se soit inspiré de certains passages de l'Ancien Testament tels que ceux-ci :

Manué prit donc le chevreau, avec les libations ; il les mit sur une pierre, et les offrit au Seigneur, qui est l'auteur des œuvres miraculeuses [...]. Alors la flamme de l'autel montant vers le ciel, l'ange du Seigneur y monta aussi au milieu des flammes ; ce que Manué et sa femme ayant vu, ils tombèrent le visage contre terre ;⁴⁴⁾

[...] on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs ; une nuée très épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur. [...] Tout le

mont de Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait en haut comme d'une fournaise; et toute la montagne causait de la terreur.⁴⁵⁾

On peut donc dire que dans *Iphigénie* comme dans *Phèdre*, à l'aide d'emprunts textuels courts et d'images bibliques largement connues, Racine tend à rapprocher la description du merveilleux païen de celle du merveilleux chrétien.

3. Le véhicule des pensées

Racine emploie souvent des images et des expressions bibliques pour poser des problèmes idéologiques ou exprimer des idées morales. Dans ce cas, il arrive qu'un même thème revienne dans l'ensemble des pièces. Par exemple, il évoque maintes fois la transmission du péché par filiation⁴⁶⁾. C'est un problème toujours revendiqué dans *Iphigénie* et *Phèdre*. Clytemnestre s'oppose au sacrifice d'Iphigénie en prétendant que «Si du crime d'Hélène on punit sa famille, / Faites chercher à Sparte Hermione sa fille»⁴⁷⁾; ce raisonnement est justifié par la divinité qui parle par la bouche de Calchas, à la fin de la pièce :

*Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.⁴⁸⁾*

Quant à l'héroïne de *Phèdre*, elle est nommée dès le début «La fille de Minos et de Pasiphaé»⁴⁹⁾ et répète d'elle-même qu'elle est condamnée à cause de son origine familiale :

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je pérís la dernière, et la plus misérable. [...]
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.⁵⁰⁾

De plus, elle craint d'avoir porté malheur à ses enfants : « Pour mes tristes enfants quel affreux héritage ! [...] Le crime d'une mère est un pesant fardeau »⁵¹⁾. Cette notion de punition infligée aux descendants du coupable serait en partie fondée sur le décalogue⁵²⁾.

Par contre, dans les tragédies religieuses, Joad prévoit la chute de Joas en tant que descendant d'Achab, de Jézabel et d'Athalie, et Josabet ne cache pas sa crainte :

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?⁵³⁾

Toutefois, nous trouvons également de nombreuses phrases qui nient la transmission du péché par voie héréditaire :

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes. [...] Non, non, il [Dieu] ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.⁵⁴⁾

Il [Dieu] ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.⁵⁵⁾

Comme les sources directes d'*Esther* et d'*Athalie* ne traitent pas clairement ce thème, il s'agit probablement d'un trait propre à l'auteur. Cependant, ce problème est toujours fondé sur la Bible, notamment sur les paroles d'Ézéchiel, prophète et prêtre comme Joad :

Que si vous dites : Pourquoi le fils n'a-t-il pas porté l'iniquité de son père ? c'est parce que le fils a agi selon l'équité et selon la justice, qu'il a gardé tous mes préceptes, et qu'il les a pratiqués ; c'est pour cela qu'il vivra très certainement.

L'âme qui a péché mourra elle-même. Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui.⁵⁶⁾

Il est plus facile de discerner quelques idées bibliques lorsqu'elles se trouvent isolées dans les répliques. Prenons pour exemple dans *Iphi-*

génie, les idées contre l'acte de sacrifice humain. Aux yeux de sa femme, Agamemnon semble «barbare» et «bourreau de votre fille»⁵⁷⁾. À part cette accusation d'une mère affligée, la pièce contient de nombreux vers qui suscitent la répugnance à cette coutume païenne, strictement interdite par la Bible⁵⁸⁾. Nous trouvons également plusieurs réflexions à caractère moral dans les tragédies raciniennes, notamment dans le chœur d'*Esther* et d'*Athalie*. En fait, la moralité est l'un des éléments principaux des phrases chantées par le chœur. Racine puise son inspiration dans la Bible et essaie parfois de reproduire un verset biblique en le divisant en plusieurs vers. Par exemple, Isaïe décrit le trouble des pécheurs : «Mais les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer, et dont les flots vont se rompre sur les rivages avec une écume sale et bourbeuse. Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur notre Dieu»⁵⁹⁾; ce thème semble transporté parmi les chants du chœur, dans des vers séparés :

Le bonheur de l'impie est toujours agité ;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.⁶⁰⁾

Nulla paix pour l'impie. Il la cherche ; elle fuit.⁶¹⁾

Ces vers sont mêlés à la description de la paix de ceux qui déclarent leur foi en Dieu, d'où un vif contraste entre le bien et le mal dans le discours moral.

4. L'imitation du style biblique

En plus de l'utilisation de thèmes et de l'évocation du climat de la Bible, Racine adopte souvent dans ses vers des comparaisons et des métaphores bibliques. Par exemple, Ériphile se plaint de la dureté de son destin : «Le ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine / À rassembler sur moi tous les traits de sa haine»⁶²⁾. La flèche symbolise dans la Bible le malheur envoyé par Dieu, comme le montrent les lamentations de David et de Job⁶³⁾. De même, dans sa prophétie, Joad demande «Qui changera mes yeux en deux sources de larmes / Pour pleurer ton malheur ?»⁶⁴⁾, ce qui est une paraphrase d'un passage

de *Jérémie* : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit les enfants de la fille de mon peuple qui ont été tués ? »⁶⁵⁾. Ainsi l'auteur recompose une prophétie dont la force repose justement sur cette analogie formelle avec les paroles de Jérémie, prophète de l'Ancien Testament. Nous pouvons citer un autre exemple semblable se rapportant à une phrase de la *Genèse* : « Le Seigneur lui [à Caïn] repartit : Qu'avez-vous fait ? La voix du sang de votre frère crie de la terre jusqu'à moi »⁶⁶⁾. Racine emploie cette tournure deux fois dans *Athalie* :

Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.⁶⁷⁾

Allez sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.⁶⁸⁾

Nous retrouvons la même expression dans *Phèdre* ; l'héroïne terrifiée à la pensée d'être l'origine de la mort d'Hippolyte, s'adresse ainsi à Thésée :

Respectez votre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.⁶⁹⁾

Un exemple semblable à celui de cette tragédie profane se trouve dans *Esther*. Élise souhaite que « Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents / Monter comme l'odeur d'un agréable encens »⁷⁰⁾ ; tandis qu'Enone encourage sa maîtresse : « Et ses cris innocents, portés jusques aux Dieux, / Iront contre sa mère irriter ses aïeux »⁷¹⁾. Dans chacune de ces œuvres, les citations sont peut-être inspirées par un psaume. Ces exemples suggèrent-ils qu'il existe une parenté dans le changement du style entre les quatre dernières tragédies raciniennes ? Dans tous les cas, il est incontestable que l'auteur s'était pour le moins intéressé au style biblique, avant la création des tragédies religieuses.

Il nous semble aussi que Racine a tenté de transposer dans certains passages des tragédies religieuses, en particulier dans les chants

du chœur, les formes et les rythmes de la poésie hébraïque, et qu'en dépassant le simple niveau des emprunts, il a assimilé le style biblique de façon plus entière. Nous remarquons en effet qu'il existe des traits communs entre la poésie hébraïque de la Bible et les tragédies religieuses de Racine. L'auteur introduit souvent dans les phrases du chœur le parallélisme⁷²⁾ que l'on retrouve dans les livres poétiques de l'Ancien Testament :

Heureux le cœur épris de tes attraits ! [...]
 Heureux le cœur qui ne te perd jamais !⁷³⁾

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ? [...]
 Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?⁷⁴⁾

N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?⁷⁵⁾

Ces citations sont des exemples du parallélisme synonymique qui «prolonge l'émotion par la répétition des termes»⁷⁶⁾ et que l'on trouve assez souvent dans les *Psaumes*. Citons également un exemple du parallélisme antithétique, répandu dans les *Proverbes* en particulier :

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
 Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,⁷⁷⁾

L.C. Delfour assure qu'au temps de Racine, le parallélisme dans la poésie hébraïque restait inconnu. Cependant, il affirme aussi avec conviction que «Racine, sans en connaître les règles, l'avait déjà mis en pratique»⁷⁸⁾.

Examinons maintenant d'autres cas où le chœur chante l'appel à la terre : «Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques»⁷⁹⁾, «Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière»⁸⁰⁾ ou «Ô mont de Sinaï, conserve la mémoire / De ce jour à jamais auguste et renommé»⁸¹⁾. Ces appels contribuent également à créer l'atmosphère biblique, non seulement par l'effet du nom propre mais aussi par la similitude avec les textes de la Bible dans lesquels on rencontre fréquemment de telles références. Citons un exemple du *Livre d'Isaïe* :

Levez-vous, ô Sion, levez-vous, revêtez-vous de votre force ; parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint : parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis ni d'impur qui passe au travers de vous.

Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-vous, ô Jérusalem ; rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps.⁸²⁾

Ces imitations du style de la poésie biblique ne se trouvent guère dans les tragédies profanes de Racine. Aussi supposons-nous que par l'intermédiaire de son activité littéraire entre *Phèdre* et *Esther*, notamment la composition des *Hymnes tirées du Bréviaire Romain*, Racine a assimilé ce nouvel élément qui lui permettait d'introduire avec subtilité l'univers biblique dans ses pièces.

5. Conclusion

À travers les vers qui se rapportent à la Bible dans les quatre dernières tragédies raciniennes, excepté quand il s'agit de sources directes, nous avons examiné comment et dans quel but Racine introduit les éléments bibliques dans sa tragédie. Ainsi, nous pouvons constater qu'il s'est abondamment nourri de la Bible et qu'il lui doit non seulement ses idées religieuses mais aussi le vocabulaire, les expressions et parfois même le style. Il nous reste à nous interroger sur les choix de Racine à l'égard des références bibliques. Remarquons d'abord la fréquence des emprunts au *Livre de Job*, le seul livre de la Bible que Racine ait systématiquement annoté, comme souligne Francine Kaufmann⁸³⁾. Il faut certainement y reconnaître l'influence de Port-Royal, qui « a vu dans le personnage de Job une figure de la "patience" du Christ, de sa confiance lors de la traversée douloureuse de la Passion »⁸⁴⁾. Outre ce point de vue théologique, les gens de Port-Royal s'attachent au thème de l'homme juste tourmenté, qui éprouve sa croyance en Dieu à travers les épreuves. Par exemple, l'intérêt et l'admiration de Pascal pour Job transparaissent nettement dans les *Pensées* :

Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme, l'un le plus heureux et l'autre le plus malheureux, l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.⁸⁵⁾

Les deux plus anciens livres du monde sont *Moïse* et *Job*, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet.⁸⁶⁾

D'ailleurs, Racine est toujours attiré par les histoires qui montrent les personnages innocents, mais malheureux, parfois menacés de mort injuste. Son attachement pour le *Livre de Job* ne serait pas sans lien avec cette tendance.

Or, quand nous examinons la répartition des vers qui se réfèrent à la Bible dans les deux tragédies religieuses, il est évident que les expressions bibliques abondent de façon très nette dans les phrases du chœur alors qu'il n'en existe guère dans l'entretien entre les apostats et les païens. Dans un cas, celui où Racine reprend des paroles impies tirées de la Bible, il les fait prononcer au personnage pieux, sous forme de citation, au lieu de faire parler l'impie⁸⁷⁾. D'autre part, il est naturel que le chœur contienne de nombreuses citations bibliques, celles des *Psaumes* en particulier : comme Racine l'affirme dans la préface d'*Esther*, le premier rôle du chœur est de chanter les louanges de Dieu, ce qui explique les ressemblances de ses chants avec les *Psaumes*. En fait, nous pouvons indiquer de nombreux vers raciniens qui ne sont pas autre chose que la traduction littérale du recueil. Citons comme exemple, un passage chanté par le chœur dans *Esther* :

Ô Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,⁸⁸⁾

Nous y voyons une paraphrase d'un verset des *Psaumes* : « Vous êtes tout environné de majesté et de gloire, et tout revêtu de lumière, comme d'un vêtement ; Vous [...] qui marchez sur les ailes des vents »⁸⁹⁾. D'ailleurs, nous savons, par le témoignage de son fils, que les *Psaumes* suscitaient son enthousiasme ; lors d'une lecture à l'un de ses amis, il décida de faire immédiatement une paraphrase du psaume qu'il était en train de lire⁹⁰⁾. De fait, dans la plupart des cas où un vers racinien est présumé venir des *Psaumes* ou d'autres textes bibliques, il se révèle avoir été imité des *Psaumes*, tant était

grand l'attachement de Racine pour cette poésie biblique. Certes, les *Psaumes* étaient un des livres préférés des hommes de lettres depuis le XVI^e siècle, comme le prouve la quantité énorme de commentaires et de traductions en langue vulgaire de ce recueil, mais ici encore, nous devons rappeler l'attitude de Port-Royal affirmant que «les *Psaumes* ont cet avantage particulier d'être un raccourci de tout l'Ancien Testament»⁹¹).

NOTES

- 1) À ce sujet, nous avons consulté Francine KAUFMANN, «L'écho de l'Ancien Testament dans les tragédies mythologiques de Racine», *XVII^e siècle*, n° 88, 1970, pp. 66-67 ; Olivier MILLET, «La tragédie humaniste de la Renaissance (1550-1580) et le sacré», in *Le théâtre et le sacré*, Paris : Klincksieck, coll. «Actes et colloques», 1977, pp. 71-94 ; et pour *Iphigénie* en particulier, Jean-Michel GLIKSOHN, *Iphigénie de la Grèce antique à l'Europe des Lumières*, Paris : P.U.F., coll. «Littératures modernes», 1985, pp. 119-132.
- 2) Pièce jouée et publiée à Lausanne en 1550 ; c'est «la première "tragédie" de la scène et de la langue française» (MILLET, *art. cité*, p. 77).
- 3) Par exemple, l'entretien entre Clytemnestre et Agamemnon au sujet de la victime à sacrifier (*Iphigénie*, IV-3, 1159-1162) ressemble bien à celui entre Abraham et Isaac (*Genèse*, 22 : 7).
- 4) Cet épisode fut traité auparavant par Buchanan dans sa *Jephtes*, tragédie en latin publiée en 1554. L'auteur était Ecossais, mais c'est en France que ses tragédies bibliques étaient écrites et jouées. Raymond LEBÈGUE affirme qu'en un sens, il s'agit de «l'occasion d'imiter une tragédie ancienne, *l'Iphigénie à Aulis* d'Euripide» (*La tragédie religieuse en France ; Les débuts (1514-1573)*, Paris : Champion, 1929, p. 234). En fait, Buchanan transforme en tragédie les brefs versets de la Bible, en inventant par exemple le personnage de Storgé, épouse de Jephté et mère de la fille sacrifiée.
- 5) Pour toutes les citations bibliques, nous faisons référence à *La Bible, traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy*, Paris : Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1990. Notons que dans la Bible de Sacy, les *premier et deuxième livres de Samuel* sont appelés les *premier et deuxième livres des Rois*.
- 6) *Iphigénie*, I-1, 70-76. Nous citons Racine d'après l'édition de Raymond PICARD, *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1950-52, 2 vol (en abrégé : *BP*).
- 7) *Ibid.*, I-5, 363-368.

- 8) Voir KAUFMANN, *art. cité*, pp. 66–67. La référence biblique doit être *Genèse*, non pas le chapitre 34, mais le chapitre 39.
- 9) Note sur les écrits de Racine sur les *Questions d'Aulnay*, BP, tome II, p. 1122.
- 10) BP, tome II, p. 943. Dans ces annotations de Plutarque écrites dans sa jeunesse, Racine fait de nombreuses allusions liées au christianisme.
- 11) BP, tome II, p. 797.
- 12) Voir MILLET, *art. cité*, pp. 78–80.
- 13) Pour ce faire, il est indispensable d'extraire les versets raciniens qui se réfèrent à la Bible et de les confronter aux originaux, ce qui pose plusieurs problèmes ; la difficulté consiste notamment à délimiter les références bibliques. Car, à part les sources proprement dites des œuvres, il existe des degrés de parenté entre les vers raciniens et la Bible, de la traduction littérale jusqu'à la réminiscence inconsciente. D'ailleurs, il est possible qu'en écrivant ses tragédies religieuses, le dramaturge ait traduit presque automatiquement la Vulgate en français. En effet, nous savons à quel point la Bible en latin est gravée dans l'esprit de Racine ; rappelons que la plupart des notes de l'auteur lui-même sur *Esther* et *Athalie* sont écrites en latin. Quant à son adaptation du texte biblique, L.C. DELFOUR nous fait remarquer que ses principaux caractères sont «la souveraine liberté» et «l'art d'accommoder l'Écriture au goût du XVII^e siècle» (*La Bible dans Racine*, Genève : Slatkine Reprints, 1970, p. 227). Les critiques, tel A. Coquerel, qui passent outre à quelques différences entre les textes raciniens et bibliques, ont donc bien raison de le faire. Cependant, quand il s'agit d'expressions éparses dans l'ensemble de la Bible, il est aussi impossible qu'inutile de déterminer leurs attributions. De même, dans le cas où l'on trouve plusieurs possibilités de référence, ce n'est pas forcément le texte le plus semblable à celui de Racine qui l'influence le plus. De fait, il n'est pas rare que les critiques divergent sur la référence. Il nous faudrait donc faire une sélection à notre manière, tout en consultant les commentaires des diverses éditions et des études telles qu'«*Athalie*» et «*Esther*» de Racine avec un commentaire biblique par le pasteur Athanase COQUEREL, Paris : J. Cherbuliez, 1863 ; J. LICHTENSTEIN, *Racine poète biblique*, Paris : Lipschutz, 1934 ; DELFOUR, *op. cit.*
- 14) *Esther*, I-2, 141 et 150.
- 15) *Ibid.*, II-3, 567–568.
- 16) Voir *Jérémie*, 13 : 1–7.
- 17) *Athalie*, III-5, 1036–1037.
- 18) Voir *Juges*, 7 : 16–22.
- 19) *Athalie*, V-6, 1753–1756.
- 20) *Ibid.*, I-1, 7–11.
- 21) *Ibid.*, II-2, 384–388.
- 22) Racine précise la date de l'événement, et souligne que c'est le jour de la

loi et du contrat d'alliance avec Dieu. Tous ces détails décrivent le rite et évoquent ce contrat.

- 23) *Esther*, II-1, 406.
- 24) Voir *Daniel*, 2 : 3-45.
- 25) *Athalie*, III-7, 1181-1184.
- 26) Sur la fonction très originale des chants du chœur dans *Esther* et *Athalie*, voir Jacques MERCANTON, *Racine devant Dieu*, Paris : La Différence, 1995, pp. 99-101.
- 27) *Esther*, III-3, 956-959.
- 28) *Athalie*, III-6, 1062-1064.
- 29) *Ibid.*, III-7, 1113-1116.
- 30) *Iphigénie*, I-1, 83-88.
- 31) *Livre de Job*, 7 : 13-14.
- 32) *Iphigénie*, V-6, 1739-1741.
- 33) *Livre de Job*, 4 : 14-15.
- 34) *Iphigénie*, V-4, 1679-1680.
- 35) Voir *Exode*, 14 : 26-28.
- 36) *Iphigénie*, V-4, 1693-1695.
- 37) *Psaumes*, 93 : 1.
- 38) *Épître de saint Paul aux Romains*, 12 : 19.
- 39) *Livre de Job*, 36 : 30 - 37 : 4.
- 40) *Phèdre*, V-6, 1518-1520.
- 41) *Isaï*, 27 : 1.
- 42) *Apocalypse*, 13 : 1.
- 43) *Iphigénie*, V-6, 1783-1786.
- 44) *Juges*, 13 : 19-20.
- 45) *Exode*, 19 : 16-18.
- 46) D'après Philip BUTLER, ce thème est reconnu déjà dans *La Thébàide*, mais il est largement amplifié dans *Phèdre* (voir son ouvrage *Classicisme et baroque dans l'œuvre de Racine*, Paris : Nizet, 1959, pp. 262-264). Or, à l'égard de *La Thébàide*, nous devrions remarquer les variantes; Étéocle se plaignant de la malédiction sur sa famille, précise qu'il s'agit de «Triste et fatal effet d'un sang incestueux» (IV-1, 921). C'est à l'occasion de la réédition des œuvres complètes en 1697, que plusieurs lignes qui contiennent ce passage ont été ajoutées aux descriptions de l'antagonisme entre frères, auparavant simplement invétéré mais n'évoquant point la malédiction familiale.
- 47) *Iphigénie*, IV-4, 1269-1270.
- 48) *Ibid.*, V-6, 1747-1754.
- 49) *Phèdre*, I-1, 36.
- 50) *Ibid.*, I-3, 257-279.
- 51) *Ibid.*, III-3, 861-864.
- 52) «Car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui venge

- l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans tous ceux qui me haïssent» (*Exode*, 20 : 5).
- 53) *Athalie*, I-2, 235-238.
- 54) *Esther*, I-5, 334-335.
- 55) *Athalie*, I-2, 267-268.
- 56) *Ézéchiel*, 18 : 19-20.
- 57) *Iphigénie*, IV-4, 1251-1254. Chez Agamemnon, «la raison d'État n'apparaît pas de la même manière que chez Acomat, ou chez Ulysse, ou même chez Néron. Car ici, ce que le prince immole à sa sûreté, à sa puissance, à son orgueil, c'est un être cher, c'est une partie de lui-même (BUTLER, *op. cit.*, p.198).
- 58) «Vous ne rendrez point de semblable culte au Seigneur votre Dieu. Car elles ont fait, pour honorer leurs dieux, toutes les abominations que le Seigneur a en horreur, en leur offrant en sacrifice leurs fils et leurs filles, et les brûlant dans le feu» (*Deutéronome*, 12 : 31) ; «L'apaiserai-je en lui sacrifiant mille béliers, ou des milliers de boucs engraisés ? Lui sacrifierai-je pour mon crime mon fils aîné, et pour mon péché quelque autre de mes enfants?» (*Michée*, 6 : 7).
- 59) *Isaïe*, 57 : 20-21.
- 60) *Esther*, II-8, 798-799.
- 61) *Ibid.*, II-8, 814.
- 62) *Iphigénie*, II-1, 485-486.
- 63) «Parce que j'ai été percé de vos flèches, et que vous avez appesanti votre main sur moi» (*Psaumes*, 37 : 2) ; «Car je sens que le Seigneur m'a mis en butte à ses flèches. L'indignation qu'il répand sur moi épuise mes esprits, et les terreurs qu'il me donne m'assiègent de tous côtés» (*Livre de Job*, 6 : 4).
- 64) *Athalie*, III-7, 1155-56. Joad répète la même expression en face de Josabet : «Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse» (V-3, 1680).
- 65) *Jérémie*, 9 : 1.
- 66) *Genèse*, 4 : 10.
- 67) *Athalie*, I-1, 89.
- 68) *Ibid.*, V-6, 1793-1794.
- 69) *Phèdre*, IV-4, 1171-1174.
- 70) *Esther*, I-2, 126-127.
- 71) *Phèdre*, I-5, 347-348.
- 72) D'après Marguerite SOULÉ, les parallélismes «sont étroitement liés à la pensée hébraïque qui juxtapose ou superpose des images ou des objets saisis dans leur totalité au lieu de les analyser et de les combiner grâce à des rapports abstraits, comme le fait l'esprit occidental» (*L'inspiration biblique dans la poésie religieuse d'Agrippa d'Aubigné*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 488).
- 73) *Esther*, II-8, 805-808.

- 74) *Ibid.*, III-9, 1231-1233.
- 75) *Athalie*, IV-6, 1470-1471.
- 76) SOULIÉ, *loc. cit.*
- 77) *Esther*, I-2, 136-137.
- 78) DELFOUR, *op. cit.*, pp. 157-158.
- 79) *Esther*, III-9, 1259.
- 80) *Ibid.*, III-9, 1237.
- 81) *Athalie*, I-4, 332-333.
- 82) *Isaïe*, 52: 1-2.
- 83) Voir KAUFMANN, *art. cité*, pp. 74-77, et les *Annotations du Livre de Job*, BP, tome II, pp. 699-705. Il s'agit d'un volume dépareillé de la *Vulgate* imprimée par Vitré qui est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris ; Racine a uniquement annoté le *Livre de Job*. Dans ses *Réflexions sur quelques passages de l'Écriture Sainte*, les versets des *Psaumes*, d'*Isaïe* et de l'*Évangile selon Saint Jean* sont commentés, mais d'une façon assez fragmentaire.
- 84) «Introduction» du *Livre de Job* dans la *Bible de Sacy*, *op. cit.*, p. 617.
- 85) *Pensées*, fragment 22, éd. Philippe SELLIER, Paris : Bordas, coll. «Classique Garnier», 1991.
- 86) *Ibid.*, fragment 658.
- 87) Par exemple, une Israélite dit : «Hé quoi ? dirait l'impiété, / Où donc est-il ce Dieu si redouté / Dont Israël nous vantait la puissance?» (*Esther*, I-5, 339-341).
- 88) *Esther*, I-5, 353-355.
- 89) *Psaumes*, 103: 2-4.
- 90) Voir Louis RACINE, *Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*, BP, tome I, p. 66.
- 91) «Introduction» des *Psaumes de David* dans la *Bible de Sacy*, *op. cit.*, p. 654.